

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[9. Val-Richer, Vendredi 21 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

9. Val-Richer, Vendredi 21 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Séjour à Londres \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est une réponse à :

-
- [7. Stafford House, Jeudi 13 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
[8. Stafford House, Samedi 15 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
[9. Stafford House, Lundi 17 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
-

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

-
- [14. Stafford House, Mercredi 26 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot est une réponse à ce document](#)
[15. Stafford House, Vendredi 28 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot est une réponse à ce document](#)
[16. Stafford House, Samedi 29 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot est une réponse à ce document](#)
-

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-07-21

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Madame que vous dirai-je ? Je n'aime pas les sentiments combattus, ils sont peu dans ma nature.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°31/45-46

Information générales

Langue Français

Cote

- 54-55, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/181-188

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°9 Vendredi 21 Midi.

Madame que vous dirai-je ? Je n'aime pas les sentiments combattus ; ils sont peu dans ma nature. En général, quand deux impressions contraires m'arrivent ensemble, mon cœur choisit décidément choisit et l'une devient bientôt dominante, tout à fait dominante. Mais aujourd'hui que faire ? Vos N°7 et 8, le dernier surtout que je reçois à l'instant, me pénètrent de tristesse et de bonheur. Votre inquiétude me désole et me charme. Je lis, je relis, je relis vingt fois les paroles pleines d'une agitation pour vous si douloureuse, pour moi si tendre ! Que ne donnerais-je par pour vous l'épargner ? Que ne vous dois-je pas pour l'avoir sentie ? Pardonnez-moi dearest Princess, pardonnez-moi mon égoïste joie ; elle n'ôte rien, je vous jure à ma peine pour votre peine. Je crois que si ce n° 8 était arrivé avant-hier, le chagrin, l'eût emporté en moi. Je vous aurais vue encore si triste, si troublée ! Mais, depuis hier j'espère, le mal est passé ; hier au plus tard, vous avez reçu une lettre ; vous en aurez une autre demain ; elles iront à vous désormais régulièrement, souvent, bien souvent. Chacun à notre tour, nous avons traversé l'un et l'autre un bien sombre nuage. De petites circonstances, des circonstances tout-à-fait étrangères à notre volonté, mon déplacement, des adresses inexactes, des postes mal réglées voilà la vraie cause du mal. Il ne se reproduira plus. Nous y veillerons. J'y veillerai comme les Guèbres sur la dernière étincelle du feu sacré, comme une mère sur son enfant malade. Les témoignages de votre affection me sont mille fois plus doux que je ne vous le dirai jamais. Mais je ne veux jamais les devoir à une minute de souffrance de votre cœur.

Et Lord Aberdeen ? Il est donc parti ? Et je puis en toute sûreté, le plaindre, être juste envers lui ? Que je vous remercie de m'avoir ainsi mis à l'aise avec moi-même ! Je ne connais rien de plus pénible que de nourrir en son âme un mauvais

sentiment contre un galant homme malheureux. Et pourtant vous êtes une noble créature. Et moi j'ai le cœur bien fier. Je pressentais cela et depuis longtemps. Même avant votre départ, le nom de Lord Aberdeen me frappait plus sérieusement qu'aucun autre. Pauvre homme ! C'est si naturel !

Vous ne savez pas Madame, pour un homme sérieux et malheureux, quel charme il y a en vous, dans votre air, dans votre accent, dans ces entretiens où éclatent, avec tant de dignité et d'abandon, votre esprit si haut si simple, si libre, votre âme si gravement et si finement émue, si sensible aux grandes choses, si indifférente aux petites, pleine de tant de sympathie et de tant de dédain ! Je voudrais avoir quelque occasion d'être en bon rapport avec Lord Aberdeen de lui être agréable en quelque chose. Je me sens comme des devoirs envers lui. Vous me direz s'il vous écrit s'il doit revenir à Londres avant votre départ. Vous me direz tout, comme vous l'avez fait.

Samedi 22 midi. Dearest Princess, il n'y a plus de sentiment combattu. Je n'en ai plus qu'un absolument qu'un. Je suis désespéré de votre inquiétude. Je crains quelle ne vous fasse mal. Je reçois à la fois votre petit billet, sans numéro du lundi 17 qui m'est venu directement, après être encore allé me chercher à Caen et votre N°9, du Mardi 18, qui m'arrive par Paris. J'ai beau me dire qu'à présent, depuis Jeudi vous êtes tranquille, que vous savez combien vos inquiétudes étaient vaines. Je n'en suis pas moins désolé, troublé, inquiet de nouveau moi-même et de la façon la plus douloureuse. Je vous vois, vous êtes là devant mes yeux, impatiente, préoccupée quel charme agitée, triste, attendant, attendant encore. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? Je veux que vous me pardonniez, quoique je n'ai point de tort, non certainement point de vrai tort, point de tort devant Dieu; car moi aussi j'ai attendu et bien des jours, et avec une impatience dont j'ai contenu, dont j'ai étouffé l'expression en vous la témoignant. Et si j'avais suivi ma pente, quand vos lettres ne m'arrivaient pas quand mon imagination se lassait, s'épuisait à chercher la cause du retard ou du silence, je vous aurais écrit tous les jours ; tous les jours je vous aurais demandé pourquoi je n'avais pas de lettre. J'aurais mieux fait. Je ne l'ai pas fait à cause de vous, de vous seule. J'ai craint quelque odieuse malice. J'ai voulu y voir clair.

Enfin tout est passé n'est-ce pas, bien passé ? Vous ne craignez plus, vous ne souffrez pas, vous n'êtes pas malade ? Que la parole est pitoyable, & que tous mes efforts seraient vains pour vous envoyer sur ce papier, ce que j'ai en ce moment dans le cœur ? Voyez le, devinez-le. Vous le pouvez, j'en suis sûr ; je me confie à vous. C'est ma consolation dirai-je ma joie, mon inexprimable joie de savoir, d'avoir vu, de voir tout ce qu'il y a dans votre cœur de tendresse et de puissance. Ceci encore, cette joie vous me la pardonnez également. Dites-le moi, que j'aie le plaisir de l'entendre, quoique je n'en aie pas besoin. Demain enfin, après demain au plus tard j'aurai une lettre rassurée, et qui me rassurera j'espère. Mais que d'heures encore d'ici à demain ! Aujourd'hui, il me serait impossible de vous parler d'autre chose.

Adieu adieu. Mais, je vous en conjure, soignez-vous ; ne vous livrez pas à des émotions comme celle que ce petit chien a causée. L'absence est déjà assez lourde ; au moins faut-il être tranquille sur votre santé. Je ne serais pas tranquille quand vous vous porteriez toujours le mieux du monde. Comment l'être un moment si des secousses continues vous assiègent ? Éloignez-les ; abrégez-les. Vous pouvez avoir de l'empire sur vous ? Vous m'avez dit que vous réprimeriez tout ce qui pourrait m'affliger. Pensez à moi. Je suis sûr que vous le ferez comme vous me l'avez dit. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 9. Val-Richer, Vendredi 21 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-21

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 28/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/890>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 54-55

Date précise de la lettre Vendredi 21 juillet 1837

Heure Midi

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Londres (Angleterre)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

No. 21

Baudouin, que vous direz je ? Je
 viens par le devoir de combattre, et donc pour faire
 ma nature. Enfin quel grand deuil impressionnant
 et terriblemeut insurmontable, mais vous devriez délibérément choisir
 entre la mort et une mort bientôt dominante, tout à fait
 égale, de l'empereur. Mais aujourd'hui, que faire ? Mon frère, je suis
 venu envoier le dernier bulletin que je reçois à l'entour, me préférant
 de l'abbaye de Béthune. Votre ingéniosité me déroute
 et me charme. Si lors je relis je relis singulièrement
 proche pleine d'agitation pour vous de l'entourage
 pour moi si tendre ? Que ne dommaginez pas pour
 vous l'épargner ! Avez au moins fait, par peu bientôt
 bientôt ? Pardonnez-moi de vous déranger, pardonnez-moi
 mon hystérie. Elle hante moi, je vous jure, à mes
 yeux pour votre grâce. Je crois que, si ce n'est 8 étoiles
 dans le ciel, le chagrin tient rapporte en moi.
 Si vous aviez une envie de toute, je le veillerai ! mais
 depuis hier je suis, le matin plus, bûlé au plus
 bas, sans avoir reçu une lettre ; vous en aurez une
 autre demain ; elle irait à vous de l'ordre régulièrement
 devant, bien souvent. Chatam à notre tour, nous
 deux brevets, l'un et l'autre un bon combat nage
 de petits circonstances, des circonstances tout à fait
 étrangères à notre volonté, mais déplacement des

adresser mes actes, des gestes mal réglés, voilà la voie
deux de mal. Et ce dérapage plus grave que
bâtisseurs. Si je vitterai comme le bâtim. des la dernière
étoile du jeu d'as, comme une mère des son enfant
malade. Le témoignage de votre affection me touche
mille fois plus doucement que je ne vous le dissi j'aurais
mais je ne vous ferai pas le devoir d'une minute.
Suffraiso de votre cœur.

Et l'abandon ? Il est bon part? Et je puis
me faire livré, le plaidre être justement couronné ? Je
je vous renvoie de même dans mes à faire avec
mal, même ! Si je renvoie rien de plus pénible que
de mourir au bas une en mauvais abutement contre
un palier humain malheureux. Si pourtant bien vous
fiez une noble nature, le moi fait le cœur bien fait,
je prononcerai cela ce depuis longtemps. Même devant
vous depuis le nom de vos libérateurs ou pappeur
plus sincèrement qu'aucun autre. Puissiez humain !
C'est si naturel ! Vous ne dites pas, ma dame,
pour un homme oblige et malheureux, quel charme
il y a en vous dans votre air, dans votre accent
dans ce caractère où solitaire une fois de temps
ce abandon, votre aspect de hant de singe, si libre,
votre être si gravement et si finement tenu, si
sensible aux grandes choses, si impétueuse aux
petites, pleine de force de sympathie et de tout
de dédain ! Si condition avoir quelque occasion

d'être en bon et
agréable en j
avoir envie à
soit renoué à
avec tout, com
me il fut plus doux que je m'eusse dit si j'avais

D'accord

combattu. J
suis déspairé
en vous faire
billes, étant n
discutante ;
lanc, et j'entre
lanc. J'ai tou
van. Et, bon
inquiétude. Je
hérité, trouble
de la façon ta
de la, devan
agitée, triste ;
pardonnez, n
pardonnez, n
certainement
devant Dieu
les fous, et
dont j'ai bla
pe à faire

à la vraie. Être en bon rapport avec les Anciens, et lui être agréable en quelque chose, je me sens comme dans la dernière heure avec lui. Vous me diriez d'ailleurs tout, et au moins deux semaines à Londres avant votre départ. Vous me direz tout, comme vous l'avez fait.

August 22, 1911.

D'heure Prince, il n'y a plus de combat
l'embatte. Je suis au plus quin, actuellement quin. Je
suis le sujet de votre inquiétude. Je crains que ce
soyez pas mal. Je revais à la fin votre petit
billet, bien nommé, du lundi 1^{er} qui m'a rappelé
Ricardine, après être entré celle-ci chez moi
l'an, et votre M^eg. du Mardi 18 qui m'a reçue par
Paris. J'ai bien vu dire qu'à présent, depuis Ricard,
vous êtes tranquille, que vous savez combien mes
inquiétudes étaient vaines. Je ne suis pas moins
doux, trouble, inquiet de nouveau moi-même, et
de la façon la plus déplorable. Je vous veux, pour
de la, devant ma force, impatiente, préoccupée,
agite, triste, attendue, attendant encore. Vous me
pardonnez, n'est ce pas ? Je vous que vous me
pardonnerez, puisque je n'ai point de tort, non
particulièrement point de tort tort, point de tort
devant Dieu, car moi aussi j'ai attendu, je bien
de vous, et avec une impatience dont j'ai tantôt,
deut j'ai étouffé l'expression en vous la témoignant.
Et j'avais bien ma peine, quand vos lettres,

ne viennent pas, quand mon imagination se
laisse, d'espérer à chercher la cause du retard ou
du silence, je vous avoue évidemment le jugez bien,
les jours je vous ai donc demandé pourquoi je n'avais
pas de lettre. Voulez-vous faire part de votre pa-
cage à cause de vous, de vos talents. Ils sont
quelque chose malice. Pas tout y voit fait.
J'espère tout est passé, malice pas, bien passé? Pour
de tristes plus, vous ne souffrez pas, vous n'êtes
pas malade? ... Dès la parole en pitoyable, ce
qui tous mes efforts devraient vain, pour vous emporter
sur ce papier ce que j'ai en ce moment dans le cœur!
Voyez le, devinez-le. Vous le pourrez j'en suis sûr;
je me confie à vous. C'est ma consolation, dirai-je
ma joie, mon inexpresable joie de vivre, d'avoir
vu, de voir tout ce qu'il y a dans votre cœur de
tendresse et de puissance. Ceci encore, cette joie,
vous me la pardonnez également. Puis, le moi que
j'ose le plaisir de l'entendre quoique je n'en aie
pas besoin.

Demain enfin, après demain au plus tard,
j'aurai une lettre rassurante, et qui me rassurera,
j'espère. Mais que d'heures, envoie Dieu à demain!
Aujourd'hui, il me devrait impossible de vous
parler d'autre chose. Ainsi, alors, mais je vous
en conjure, larguez-moi, ne vous liez pas à
des intentions, comme celle que ce petit chien vous
a eues. L'absence est déjà assez lourde; une

vaine par les
ma nature. Je
s'élargissent mes
vies, et l'une de
Dominante. Pe-
le bonheur, sorte
de boussole et
et me charme.
paroles pleines
pour moi de te-
sons leçons que
d'autre? Peut-
être égoïste j'en
peux faire pour un
autre homme, si
de vous aussi
depuis hier j'as
lui, sans avoir
autre demande
clouant, bien
comme toujours.
De petits vices
étrangères à ce

mais faut-il être tranquille sur votre santé. Je
ne serai pas tranquille quand vous vous porterez
toujours le mieux du monde. Comment faire un
moment de répit, lorsque continuellez vous assister?
Mémoires, abrégés, pour pouvoir avoir de
l'impression des vosses. Pour m'aider à ce que vous
exprimerez tout ce qui pourroit m'effrayer. Peut
être suis-je dans une telle position
que ma force est.